

Après le Royal College of Arts, cette mordue du collage et de la récup a fait ses classes au Zimbabwe. Résultat, une œuvre éclectique qui fait un malheur outre-Manche. Fan number one, Paul Smith ne résiste pas à ses maxi-timbres de la reine tout de boutons garnis.

PAR SARAH BARCLAY

« **Depuis toujours,** je me sers d'objets quotidiens pour raconter une histoire, explique Ann Carrington, peintre et sculpteur britannique. En les montrant d'une manière différente, ils prennent une tout autre signification. » Son amour de l'art remonte à l'enfance. Dès l'âge de six ans, tous les samedis matin, elle fréquente un cours de création artistique. Ann Carrington ne cesse d'entasser les souvenirs et, à partir des plus petits objets de la vie quotidienne, crée des collages et remplit des « scrap books » (albums de découpages). « C'étaient surtout des timbres et des emballages de chewing-gum mais, à la différence des autres enfants, je n'en avais jamais assez. » Son impressionnante collection de livres de collages finira par lui valoir une place au prestigieux Royal College of Arts de Londres pour y étudier la sculpture. Vêtue d'un sweater rose pâle et d'un pantalon à fleurs, la seule concession d'Ann au genre artiste paraît être un collier de chien style victorien. Elle serait plutôt du genre pratique, bien qu'il y ait quelque chose de subtilement exotique dans son visage déterminé et ses yeux sombres. « Apparemment, j'ai du sang romanichel. Personne n'en parlait ouvertement chez moi mais j'ai appris que, du côté de ma mère, il y avait autrefois des charbonniers qui vivaient dans la forêt de New Forest, du côté de Southampton. » Par ailleurs, son milieu est parfaitement conventionnel. Ses parents sont issus de la classe moyenne, père fonctionnaire et mère sage-femme. On ne trouve aucun artiste dans la famille. Sinon une lointaine et hypothétique parenté avec Robert Southey, le poète anglais de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e. Née à Winchester le 3 février 1962, Ann Carrington commence par

suivre son père dans ses différentes affectations à travers le pays. Elle fréquente le Bournville College of Art et Trent Polytechnic, mais assure qu'elle n'était pas un peintre particulièrement inspiré. « En fait, dit-elle, je n'avais rien à exprimer. » Il lui faudra quelques années d'études pour s'apercevoir que sa véritable passion réside dans les « scrap books » et les collages qu'elle

réalise depuis des années. « J'avais au moins vingt-cinq ans quand j'ai trouvé ma voie. » Elle passe alors deux années au Royal College of Arts. « C'était comme si je repartais de zéro. Heureusement, j'avais mes carnets de croquis pour m'aider. Au bout d'un moment, les idées venaient d'elles-mêmes. Il ne me restait plus alors qu'à les transformer en sculptures en trois dimensions. » L'exposition qui accompagne son diplôme remporte un énorme succès. « Paul Smith a acheté à peu près tout, se souvient-elle, pour décorer son magasin de New York. » Quelques expositions très remarquées dans les

galeries influentes de Londres s'ensuivront rapidement. Avant un changement majeur dans sa carrière. Elle avait posé sa candidature pour un échange à l'étranger dans le cadre du Commonwealth Institute : juste avant d'avoir trente ans, elle va passer six mois au Zimbabwe. « Les Africains du Sud ont développé une culture très inventive de la récupération. Ils transforment toutes sortes de choses en jouets ou en objets utilitaires, et cela m'a beaucoup inspirée. Une façon intelligente de réutiliser les objets qui m'intéressait, et qui ressemblait à ce que je faisais déjà. » Elle travaille d'abord dans un atelier à Harare avant de s'installer dans un village – Tengenenge, célèbre pour sa communauté artistique, principalement des sculpteurs. « Je me souviens de ma première nuit dans une hutte de terre – j'étais terrifiée. Mais j'ai finalement adoré cette expérience. » À ce moment-là, elle a déjà rencontré Rick, celui qui allait devenir son mari. Ce sont ses origines à lui qui vont influencer ses plus récentes créations. Les « Pearly King and Queen » de l'East End de Londres où ses parents avaient un stand aux puces. « Ils remontent au Moyen Âge, explique Ann, quand les vendeurs des rues qui n'avaient pas de stand fixe attiraient l'attention sur eux en s'habillant avec des costumes couverts de petits boutons. » Les Pearly King and Queen, exactement comme les membres de la famille royale ou les aristocrates, transmettaient leur titre à leurs descendants. Ce sont eux qui ont inspiré à Ann les timbres de la reine. « De la même façon que les punks ont utilisé certains motifs en changeant leur taille et leur destination, j'ai pensé qu'il serait intéressant de prendre un objet de tous les jours comme un timbre pour l'agrandir et créer un tableau en utilisant de minuscules boutons dans des couleurs psychédéliques. » Rick, son mari, a une boutique de vêtements vintage et, selon Ann, il pense qu'elle est un peu folle. Leur fils Isaac a deux ans. « Jusqu'à présent, il n'a manifesté aucun don artistique, assure-t-elle en souriant, mais je me délecte de sa façon de découvrir le monde – il m'aide à voir les choses d'une manière nouvelle. » ■



Ann Carrington



dessine-moi un bouton